

**Pour une abrogation
des systèmes doxiques**

Autre.

Peau-aime

**Hagiographies
poético-profanes**

Éros, l'indomptable

Sommaire

POUR UNE ABROGATION DES SYSTEMES DOXIQUES	3
LE CERBERE	4
LA COMTOISE	6
DESASTREUSES ALLEGORIES	7
LA TRIMARDEUSE	9
L'AIR DE NOS FORETS	10
LE PRODUCTEUR	12
LE PION	13
LES PETITS GRAINS	14
LE SALE AMANT	15
L'ICONE	17
LA ROUTINE	19
CHAMPIGNON	20
ALCOOL	21
LIEU DE CONFIANCE	22
LA BERCEUSE RADICALE	24
LES MOUTONS DE PANURGE	27
LA FRONTIERE	29
HAGIOGRAPHIES POETICO-PROFANES	31
ADELE	32
LE PALAIS	34
LES MARIES	35
ÉTIENNE	37
LE PRINCE DES PENSEURS	39
FERNANDO	40
L'HOMME AU MASQUE DE FER	41
MR OLIVIER	42
LE MARQUIS DE TOMBELAINE	43
LE SEMPITERNEL PATERNEL	45
LE PATRONYME	48
L'ÉGERIE MATERNELLE	51
LES LEPIDOPTERES	53
LA GUIGNE	54
L'ORGANISTE	56
L'HOMME MIRAGE	57
ÉROS, L'INDOMPTABLE	60
LA PARADE GOMORRHEENNE	61
À TA PLACE	63
L'ANE	67
LE BAISER	68
NEMESIS	69
LA PETITE CHERCHEUSE, DORT	71
UNE VIE D'ANGE	72
LES SOULIERS DE CLAIRE-LINE	75
ANICKA	77
AUTRE	80
LES PORTES	81



LA CITE D'ALETH	83
TEXTE A TROUS.....	85
-FSM-.....	86
LA SUITE DU DORMEUR	88
L'ANTI	89
LE SIMULACRE.....	90
POESIE CARTESIENNE.....	92
LA FILLE DIVINE	93
LE GASTEROPODE AILE.....	95



Pour une abrogation des systèmes doxiques



Le cerbère

Les médias caressent

Les foules en liesse,

Les billets en liasse

Et le cerbère en laisse.

On l'apprivoise, on l'exhibe,

Son cœur en flamme s'imbibe.

Véritable garant du temple,

Sacré, on le contemple.

Trois gueules d'une même racine

Qui vous roulent dans la farine.

Pour tous les joueurs de poker,

Mieux vaut cerbère au cocker !

Il se fait beau, toilette canine,

Et brosse ses féroces canines.

L'urine de la peur dans l'isoloir

Amène le vote futile du désespoir.

Les oligarques se rient

De l'effroi des gens punis.

Par crainte, on ôte les convictions

Du peuple éreinté, vive la nation !



Trois gueules d'une même racine

Qui vous roulent dans la farine.

Pour tous les joueurs de poker

Mieux vaut cerbère au cocker !

Le Cerbère est là, jamais loin

Défenseur de l'espace mondain.

Toujours prêt à bondir

Si une révolte se fait sentir.

Chien de berger bien dressé,

Il aboie sur les damnés.

Et l'on boit les paroles « sages »

Dans les réseaux, sur les sondages !

Et on finit accroc devant l'écran,

Et à cran devant l'escroc.



La comtoise

L'or logé placé sous l'édredon

Menotté, que cela me serve de leçon !

Gaspillé, entouré de mes biftons,

Des gars se pillaient, attendant l'exécution.

Des âmes se pavinent, autour de ma maison,

Des ânes condamnent, vautour à l'horizon.

Des armes se trament, autour de ma prison,

Et des larmes s'émanent, à rebours de ma vision.

Oh si seulement je pouvais tuer le temps !

Sors de chez moi, comtoise de mes émois !

Bourgeoise qui reste là, en robe de bois.

Désastreuses allégories ...

Dans l'univers, brillant de mille feux,
Un astre fait des envieux...
Il se croit beau et supérieur.
Et écrase la galaxie, en étant fier et rieur !

Le brasier toujours allumé,
Il ne peut contenir sa soif libidinale.
Car, derrière son allure dorée,
Se cache une faiblesse fatale.

Frustré de ne pas assouvir
Constamment son désir.
À défaut, d'érections solaires,
Il cherche la gloire, dans le feu de la guerre.

Il soumet tout ce qui l'entoure,
S'appropriant tout sur son passage.
Tout en se moquant tour à tour,
Des femmes du monde et de leurs présages.

De l'autre côté, sur l'autre versant,
Se trouve un satellite aimant.
Douce, discrète, libre et sauvage,
Vêtu de crêtes et de cendrés rivages.

Elle tournoie autour de nous,
Avec son attraction forte et vitale.
Et pour nous protéger de l'astre fou,
Elle propulse de l'eau dans les étoiles.

Elle puise, dans son instinct,
Un don inné et féminin.
Elle, charmante cheffe d'orchestre,



Fait valser nature et vie terrestre.

Les marées s'échappent dans l'air,
Fini, le voile acté par les mesquins.
La non-mariée refroidit l'atmosphère,
La voie lactée éclaire son chemin.

Pour la primauté maternelle,
Je vous prie, entités cosmiques !
Préférez une éclipse éternelle,
À une chaleur toxique.

Parsemez notre couche d'ozone,
De diverses et douces amazones,
Et protégez-nous éternellement,
De la furie des mâles veillants.

Le réchauffement du globe que tout le monde nie,
Est dû au manque d'intérêt pour la douce harmonie.
Que la lune opère discrètement, sans prétention,
Pendant que le soleil ardent court après ses illusions.

Douce mère nature !
Je vous en conjure !
Il serait mieux pour le genre humain,
Que l'avenir soit lesbien ...

Les louves hurlent à la grande perle de la nuit.
Espérant d'elle un signe, un moment de répit !
Car si l'homme est un loup pour celui-ci,
Il l'est surtout pour la femme, de tout temps, meurtrie.
Ô si douce, si noble et si caline !
J'ai peine à croire que la gent féminine,
Se mêle encore à des troupeaux obsédés,
Véritablement par amour et non par charité.

La trimardeuse

Écoutez-moi,
Au secours, j'appelle à l'aide aux personnes,
Qui comme moi !
Sont de bonnes écoles et de bonne foi.

Écoutez-moi chers proches, chers amis
Au portefeuille souvent bien garni,
J'en appelle à vous pour une nouvelle insurrection !
À partir de cette station de radiodiffusion.

Sortir du chemin, se tasser dans un coin,
Se cacher dans le talus, pour qu'on ne me suive plus.
Me voilà cerné, parmi les BA et la bonté.
Autoroute damnée, enfer civilisé.

Depuis la traque vainque, des gens de la haine,
Depuis que la police est devenue humaniste,
Nous sommes des milliers munis de nos billets
Sous les lourds barreaux du slogan « tous égaux ».

Fini le temps des abus, on partage le surplus,
Finie la corruption, les mensonges et l'illusion,
Nous voilà vaincus, en procès et mis à nu,
Nous voilà abolis au nom d'une utopie !

Moi, ancienne tradeuse, devenue trimardeuse,
Passe de bandit millionnaire à voleuse de pommes de terre,
Privée de ma bourse, je suis désormais hors course,
Ange déchu mis à mal, hors de mon paradis fiscal.



L'air de nos forêts

De ma coiffe verte, de ma cime,

J'affronte désormais l'abîme,

Qui, frissonnant, mon houppier

M'envahit de la tête au pied.

Je ne distingue plus l'érablière

Qui accommodait nos racines fières

D'arbres vertueux, dont la sève

Coule de nos veines jusqu'à la trêve.

Mes frères et mes sœurs

À cordes frottées, tous en chœur

Au sein de concertos privés,

Entonnent l'air de nos forêts !

À être seul, je me lasse

De voir mes frères devenir contrebasses

Dans ma fratrie, plus de discorde,

Depuis qu'ils sont quatuor à cordes.

Un cousin, ça me fait une belle jambe !

Est devenu viole de gambe.

Le plus saugrenu reste mon tonton

Devenu singulièrement quinton !

Maudit destin, maudite duperie

Élevé si bien, inaudible scie

De mes larmes avérées, luthier !



Je finis, par tes lames acérées,
De tout mon être, j'en suis sûr
Seuls les hêtres ne finiront pas en sciure ;
Traqués depuis toujours, d'être nés érables,
Ici et là, des vautours misérables !
Un sentiment intense de trahison,
Une nuit blanche grelottante de frisson.
Voici ma modeste vie,
À l'heure où je vous écris.

Le producteur

Un jour de printemps vert, c'est tout un grand mystère.

Le ciel était si beau que je l'imaginais en cageot.

Je rêvassais, me prélassais, en cherchant une idée

Pour gagner ma vie rien d'mieux que la musique moisie.

Je me carapate, je casse la baratte

Car mon plus grand bonheur, c'est l'argent du beurre.

Je gagne bien ma vie, et ça m'épate, sur le dos de la musique que j'exploite.

À l'abri des ermites, désormais, je fabrique des hit's.

Il suffit de quelques rimes pour faire danser âmes qui friment.

Je profite du marché, du besoin d'musique consommée

Pour composer des rythmes insipides, sur des paroles stupides.

Les affaires me lassent, j'en renverse ma tasse.

Je l'avais bien dans l'os, j'ai quitté mes rêves d'gosse,

Engrais, auto tune, pesticide OGM,

Organisation Génératrice de Musique,

Saupoudrée de pesticides, formule chimique stérile.

Et se retrouver, c'est la loose, à brouter la pelouse.

Car l'instant de gloire fut éphémère,

Deux trois stars, exploitées et déjà d'hier,

Moi, le roi de l'escroquerie, amène la musique au pilori

Et l'exécute sans aversion devant des oreilles sans vibration.



Le pion

J'ai cherché non loin, chez des personnes averties
Une motivation à point, pour changer ma vie.
De quoi faire de mon destin, le guide de mes envies.
Rien de mieux alors enfin, que de m'dresser sur du buis !

Je touche du bois, je suis encore vivant !
Je suis le pion, au récit étincelant.
Me voilà cavalier, tout vêtu d'ivoire,
Qui ne sait pas si son destin est le fruit du hasard.

D'un univers moyenâgeux, j'emprunte le quadrillage défini
Des mythes orageux, et des contes de chevalerie.
Une tour se brise, s'écroule sur moi, je l'évite de peu,
Un forcené grelottant m'injure sur un ton épineux.

Une échauffourée éclate dans mon dos
Nous sommes de moins en moins sur le plateau.
Je suis en bonne posture près d'un rebord exorbitant :
J'ai fière allure, on me place sur du peuplier blanc.
Difficile de rester fixe, face au temps qui s'évanouit.
Me voilà proche du risque en restant loin du conflit.
J'entends venir des ciels le timbre d'une voix ingrate,
Venue d'un ignoble dieu, annoncer : échec et mat.

Les petits grains

Au marché du temps stable,
Les petits marchands de sable
Mettent en bourse, les grains jaunes
D'un beurre hors course, ils saument.

Les petits marchands de leur tamis
Trient du temps, les secondes ennemis,
Arrivent le soir, sur nos drapées,
Et dérobent nos minutes envolées.

Trois petits grains prisés
Sur fond de lumière tamisée,
Trois petits grains mixés
Sur fond de lampion, ils ont misé.

Les petits marchands spéculent
Sur les heures de nos vies crédules.
À l'aide de Morphée, fières,
Ils dégagent leurs salaires.

Les aiguilles de notre existence
Partent dans les courbes de l'errance,
Des traders à l'affût du sommeil,
De la moindre miette temporelle.

Le sale amant

Sale Amant des ténèbres,
Tout de cendre et funèbre,
Je te maudis de me voler
Mon amour ; mon aimé.
À parcourir ses alvéoles,
Sale amant que pourtant tu idoles,
L'assaillant de ton propre fort,
Il te rend pyromane de ton corps.
Et moi qui reste de marbre, las,
Impuissant de peur des éclats,
De colères injustifiées venant de toi ;
Et par ce sale amant qui rédige sa loi,
Me voilà obligé d'accepter,
Celui qui détruit ta santé,
Et ton quotidien en immersion,
Sous cette traite remplie d'illusions.
Ce sale amant qui a pris ton âme,
Grand vainqueur de ta vie, infâme.
L'unique, le seul être dont tu ne peux te passer
Sur cette planète désabusée.
Déjà ensevelie sous la joie des mégots
Des pollutions buccales et de l'eau,
De son air pur, de sa terre fragile,
Contrôlé par les filtres d'une industrie habile,
Qui se donne à cœur joie
De distribuer au monde ce poids.



Ces abonnements de la substance
Remplie des chambres rances,
D'êtres que l'on aimait,
De personnes parties en fumée.
Dans un coin, le sale amant sourit
De ta tumeur, de ta maladie,
Dans les salles de soins palliatifs,
On attend le choc sur un récif.
Le sale amant rit de nos existences
Déjà pourtant brèves, remplies d'accoutumance.
Et encore toujours ce sale amant
Qui te fera tousser jusqu'à cracher du sang,
De ta trachée pilée par les bombes,
Jusqu'à tes gencives qui tombent.
Et lui toujours là, omniprésent
À l'égard de mes sentiments,
Ils nous rongent et nous remplient de remparts,
Jusqu'à ce que la mort

Par pitié, distille ton être de ce poison,
Je te le demande avec conviction.
Abroge ce sale amant de ton avenir,
Avant que tu ne suffoques et que je te vois pâlir ;
Abroge le mensonge et l'illusion
La véritable origine de ta déperdition.

L'icône

Suspendu telle une icône,
Consterné comme une fashion,
J'entame ma dernière crainte viscérale.
Le frigo louche sur ma surcharge pondérale,

La honte m'envahit, éternel mépris
Des hommes gras et des images de grâce.
Des regards impétueux ne veulent qu'un Rhodes,
Et me supplie d'entrer dans le tourbillon de la mode.

Mise en quarantaine, avec une fétide haleine,
Délaissé avec haine, pour un jeûne de peine,
Ducan, duquel fait son business
Décadent dès qu'elles font leur fitness.

Société moraliste de la culpabilité,
Qui, ô sombre ; reproche avec habileté,
T'afflige au grand jour tes lipides laids,
Et te blâme d'être malade quand elle doit te soigner.

Cours, dépasse-toi, entraîne-toi !
Ravale ton IMC, dépense-toi !
Mange cinq fruits et tais-toi !
Mange cinq légumes et vote droit !

Les symptômes sous-jacents,

Les syndromes chez les gens.

La société ne comprend pas que la pression

Est la première cause des dépressions !

La routine

Pour vivre un amour sincère,
Nul besoin de partager chaumièr.

À quoi bon soumettre cette flamme
Aux couleurs ardentes de l'âme.
À la brise risquée et incessante
De la vulgaire vie courante.

La crainte de recevoir un soufflet
Pour éteindre ou rallumer le brasier.
Pourquoi ne pas prendre le meilleur
Et laisser la gangrène aux merles moqueurs ?

Pourquoi partager cette lancinante besogne
Qui nous afflige la solitude d'une stagnante charogne,
Pourquoi est inscrit, ce devoir social
Qui surplombe le désir conjugal ?

Au risque de provoquer le spleen
Mené comme fer de lance par la routine

Champignon

Dans de vastes prairies cybernétiques,
Des hertz cristallisés en stalactites,
Des germes désintègrent et déconnectent
De nombreuses plantes et autres insectes.

À l'orée des champs magnétiques,
Et de fougères d'ondes radioélectriques,
Des herbes en friche, des transistors
Fraîchement coupées se détériorent.

De petites moisissures technologiques
Forment le bord d'un lac d'acide nitrique,
Elles ont leurs chapeaux gazéifiés,
Mais ô combien, délectables à souhait !

Elles sont, de la volve aux cuticules, comestibles
Lorsqu'on le précuit au gaz combustible,
Chauffer sur une plaque électrique
Avec un peu d'huile d'acide sulfurique !

Fini, girolles, truffes et autres amanites !
Voici, assaisonné mon champignon atomique,
À manger sans modération, logique.
Car il se consomme sans éthique...

Alcool

L'alcool Satan, futile sextant
L'univers s'étend, la vérité se répand !

*L'alcoolique dit « vous savez... »,
Les primates disent « Écoutez ! »*

« Je ne perçois le divin
Que par la grâce des mystères du vin,
Et dans l'antre de mon foie
Se trouve « l'ectoplasma» gamma.

Elle éclate la nébuleuse
Non loin plantureuse,
Qui, dans une spirale effrénée
Amène un ballet caudal inné.

Jouant des sources d'une supernova
Elle en récole le magma,
Brûlant de l'alambique céleste
Humant l'atmosphère terrestre.

Gravité du baptême centrifuge,
Cavité, idem, subterfuge !
Ainsi naquit d'argile notre système
À l'allure fragile encore blème.

Autour de l'astre de feu,
Ça tourne, ça danse un peu
Jupe à terre, ça s'active,
Vénus s'élance, hâtive.

Tous dans le même sens, unis,
Pour vous, primates du non-sens, désunis !



Lieu de confiance

Lieu de confiance, lieu de tendresse,

Lieu d'aisance et lieu de paresse,

Lieu où, chair se repose,

Lieu où, songes se proposent.

Nous, qui sommes violés par l'avide pécule,

Qui nous grignote et nous mâche.

Ne demandons que cette détente crédule,

Qui nous pelote et nous cache.

Tout ce monde insensé,

De tarés malveillants,

De dirigeants mal pensants,

De terreurs, de profits.

Lorsqu'on le voie, lui, muni de son écume savoureuse,

On le distingue comme un terrier, une grotte, un abri,

Protégé et parfois en compagnie d'une présence affectueuse,

Torride et réchauffée, sans se soucier d'idioties.

De toute façon puisque notre heure est à la damnation,

Pourquoi se risquer à émerger dehors avec comme première pensée

De passer du bon temps, et de déloger nos agressions,

Alors que l'infâme et lourd orage est déjà présent dans ces allées ! ?

Il y a des jours où l'on se sent désireux de le rejoindre,



On nous considère sans relâche,
Il y a des soirs où l'on gémit de ne pas y être,
Dérobons-nous, rêvons ! Rêvons. ..



La berceuse radicale

Figure épique de mon âme stellaire,

Figure tragique déjà avortée de ma chair,

Voici fondu, disloqué mais toujours arbitré,

Mon destin tangible de paternité.

Tu méconnaîtras qu'on se le dise,

Tout de mes valeurs et de mes vertus acquises,

Et tu ignoreras de surcroit

Quasiment tout de moi.

Ainsi que tout mon amour en orbite

Qui gravitera à jamais autour de toi, mon mythe.

Mais rassure-toi t'éviter la vie de terrien,

Je le fais ! Je le fais pour ton bien.

Car si l'optique de ta future jeunesse,

Et sa vie fragile de caresses,

C'est passer ton temps de rêverie et d'insouciance

Devant les cristaux liquides de la potence.

Avec en prime toute ton imagination,

Donner en pâture au marché des illusions.

Alors plutôt t'éviter,

Cette venue pour une enfance zombifiée.

Car ce pauvre vieux monde meurtri
Est peuplé de bipèdes endormis.

Laissons alors au crépuscule
La gloire des immenses fortunes.
De la monnaie laissée si peu
Dans la poche trouée, des nécessiteux.

De devise en devise,
De citation, d'incitation,
De public incité qui déclame
Une série d'anxieuses réclames.

Te laisser en étuve devant les écrans,
Mon pauvre enfant.
Au fond d'un bêcher
Mis à prix, aux enchères !

Et où tu ne sauras à peine conjuguer les temps
Dans un climat qui se détériore fatalement.
Crois-moi, c'est la plus belle chose que je puisse faire.
Crois-moi, je le fais par amour et de toi je suis si fier.

Je t'épargne l'angoisse de la mort,
Et je laisse ta conscience libre, indolore,
Tu es éternel mon enfant
Et mis à l'écart des larmes de mon enterrement.



À la mine écho-graphite,
Je te devine en esquisse, en ligne de fuite,
Mon petit assemblage d'atomes,
Ma petite fille d'énergie, ma chair, mon sang, mon petit môme ...

Les moutons de panurge

À la page blanche et muette,

Dans ce monde de brume

Aux mirages remplis d'aigrettes,

Nous n'en touchons que l'écume.

L'horizon de blême faïence,

Condamne nos nerfs optiques

À de bien tristes défaillances

D'espaces vides ou d'ivoire amnésique.

Nous cherchons sans relâche

À lever le voile livide

De la raison qui se cache

Dans nos champs de biocides.

Par-delà, nos bergers meurent

Depuis que leurs moutons fuient,

Tremblants de mort ou de frayeur,

Mais chargés de laine, notre ciel pâlit.

Ces particules fines et albinos

S'immiscent dans nos iris creusés par le pathos.

Puis elles s'évaporent jusqu'au cosmos

Pour nous laisser seulement, vêtus de nos chairs et de nos os.

On a de plus en plus froid
Depuis que dans les nuages
S'envolent nos pulls angora,
Nos toisons et nos lainages.

De nos nuits devenues blanches,
Aux creux de nos paupières fluettes,
Nous avons la mémoire qui flanche,
Car désormais, l'insomnie nous guette.

À ne plus pouvoir compter les moutons,
Nos vies de lacunes et d'ombre
Constituent les seuls charbons
Des cendres retombant en trombe.

Sur nos peaux assaisonnées d'une sordide neige,
Sur nos oripeaux semés, dans l'attente d'un candide meige.

La frontière

Voilà une frontière loin d'être bénigne,
Je ne sais quel lourd fardeau
Ne succombe pas encore à l'abîme,
Hormis cette volonté sans cesse de traverser ma peau.

Tout doit partir, y compris ma conscience,
Je dois m'extraire et sortir de cette panse,
Jaillir enfin de l'épiderme
Je le dis, mettre un terme.

Saisir ma chance d'une main ferme,
Sans risquer mon âme au travers des pores,
Du tissu dermique aux poils hérisrés,
Frissonnant et jaloux encore de ma liberté.

Loin des mélanocytes,
Au plus près des strates minérales anthracite,
Chauffé par l'incandescence de l'astre autonome,
Fauché par l'indécent désastre des mélanomes.

Jaillir telle l'éruption volcanique,
Faillir les atomes en scission mécanique,
Et prétendre enfin rejoindre le continent,
Suspendre en vain, la berge de mes sentiments.

Regagner les corolles du cosmos

Aux pétales prenant part à ma liberté,

Se vider de la vérole, de la fosse,

Aux cigales prônant l'art de la liberté.

Et finir ainsi, migrant d'une comète,

Réfugié des anneaux de saturne,

Étranger sans corps, sans peau, sans étiquette,

Libre, ne pouvant dire d'autres mots, libre ...



Hagiographies poético-profanes



Adèle

Les boulevards Haussmann,
D'où, l'amour s'émane,
Remplissent les charrees,
De nymphes déchues.

L'une d'entre-elles,
A dévoré sa peine,
Contre son gré,
Pour un officier.

Lui, en campagne,
Elle, érotomane,
Attend patiemment,
Insatiablement.

Après plusieurs ruses
D'hypnose, d'œil de buse,
Elle ne parvient pas
À le mettre au pas !

De sa citadelle,
Son cœur en attelle,
Elle rêve d'hirondelle,
Dans sa robe en dentelle.

Mais, petite prisonnière

A perdu la raison.

Elle, seule geôlière,

De sa propre prison.

Elle rejette les regards,

L'iris timide,

Ses paupières humides

En marge des boulevards.

Tout le monde est sourd

À ses appels au secours.

En plein centre-ville,

Loin d'un père en exil.

Pour elle, c'est fini ;

L'amour infini

Ne parfume plus

Son errance dans les rues.

Forte Mme Pinson

Le buste sous les tromblons !

Faible petite Adèle

Vétuste sous les ombrelles !

Infâme destin reclus,

Triste, qui lui valut

De longues années

En maison de santé.



Le palais

De grande tournée, chemin faisant,
V'là le postier l'jeune Ferdinand
Qui passe ses journées, vagabondant,
Avec son courrier, ses lettres d'amants.

La vache remplie de colis et de papier timbré,
Le v'là reparti, à marcher, le visage épris par les galets.

L'alizé dans son dos, propulsant son sabot,
Il dévale allegro, le long du ruisseau.
Mais pauvre de lui, son pied se rue sur un caillou,
Il finit à genoux, tombant dans les choux.

Le v'là surpris, devant cette pierre polie, cette beauté.
Lui vint une idée, en rentrant chez lui, de construire un palais.

Face à ce mausolée de pierres ...
Rien ne sert de clamer d'inutiles prières,
Car c'est par-delà, monts et frontières,
Que la magie du lieu, opère.
Un César de stalagmites
Chante de sa voix rauque son mérite
Jusqu'à la grotte de Saint Amédée
Perdue sous les galets.
Forme avide de surprises,
Dédale d'opales exquises,
Temple hindou de ciment,
Ruines de la guerre de cent ans.

Te voici devant moi,
Bourgeons de mon récital.
Le voici qui m'émeut
Glorieux palais idéal.

Les Maries

Le long de vagues à l'écume retenue,

Elle divague, elle semble perdue,

Sa coque craque, dans l'océan opaque,

Son foc claque, sans repère ni contact.

Elle dérive, la « dérangée » de fond de cale !

Entre les Açores et le Portugal.

Elle porte le voile sombre de la peine,

De la proue à la croupe, elle sombre avec haine.

Des rames pour les survivants,

Des râles pour les innocents,

Elle s'échappe toujours par la force,

À pleine vitesse !

Elle inscrit sur le sable, à l'ancre,

Le nombre de ses victimes du chancré.

Roturiers, huguenots et matelots

Disparus en mer, sous ses godillots.

Le gouvernail le long de son échine,

Elle porte vagabonde, la pierre pérégrine,

Son corsage attire les hommes corsaires

Qui la pourchassent, voulant la mettre à terre !

On ne distingue le grand mât monochrome

De la dame blanche, du vaisseau fantôme,



Que par son pavillon de misère et d'or.

Et par son mât de misaine consort.

Sa soute à la grossesse nerveuse fatidique

Elle renferme des tonneaux d'alcools amniotiques.

En son sein, la vie s'endort, destin funeste,

Voici Marie Tudor rendue Marie Céleste.

Étienne

Les ruelles obscures, témoignent
De la pauvreté, famine infâme,
Plus d'oseille, plus de pécule,
Seule la gabelle que les riches adulent.

L'état en déroute ne fait plus loi
Que pour se pavanner dans la soie.
Le peuple crève pour une guerre
Qui attend la trêve, quelle misère !

Un homme pourtant, en vain,
Tente d'améliorer leurs lendemains,
Taxant clergé et aristocrate
Pour financer ce conflit qui éclate !

Voici venu le renouveau,
D'un ombre aux allures « socialos »,
Alors même que ce concept
N'existe point comme précepte.

À lui, la délicate audace
De déclencher des querelles de classe.
À lui, la délicate vertu
De prendre aux nobles, l'écu.

Accordons le pardon



A ce pauvre baron
Qui n'a pas su, ma foi,
Garder sa place près du roi.

La France malheureuse s'enlise
Dans sept ans de méprise,
Alors qu'approche la défaite
D'un état qui n'en fait qu'à sa tête.

Pris au dépourvu,
On le méprisait de la cour à la rue
Par de pathétiques croquis
En vente, à de modestes prix.

Finie la gloire du bien-aimé,
La sentence est proclamée,
C'est alors qu'on ajouta son nom
Entre silence et sillon.

Le prince des penseurs

Enfermé à bosser entre les rails
Il ne se soucie peu que son cerveau déraille.
Un train par ci, un train par là.
Entrée en gare, coup de sifflet, première voie.

Dans ces pensées les plus énigmatiques,
Revient toujours la même, comme un tic,
Qu'on lui insuffle, d'une voie espiègle
Comme un précepte, une règle.

Car il est sûr que l'homme s'agenouille
Toujours devant des logiques qu'il invente,
Et l'une d'entre elles, dont très peu, se vante
C'est qu'il descend de la grenouille !

Pour lui, tout se trouvent dans le langage
Derrière les barreaux, des phonèmes en cage,
Des syllabes, des consonnes dans les rouages
D'un jeu de piste des premiers âges.

Après avoir fait la guerre, théorisé la méthode et la manière
Par l'art natatoire, de se mouvoir, dans l'eau comme un têtard.
Après avoir enchaîné de multiples boulot, avoir perdu son ciboulot,
On l'invite, par d'innombrables farceurs, à le nommer « prince des penseurs ».

Fernando

Enfermé depuis bien longtemps,
Je regarde de ma fenêtre défiler le printemps,
Sur mon bureau, des étendues de feuilles,
J'entame, un tout nouveau récital.

Des âmes me hantent, me chamboulent
À chaque minute de ma vie, des entités déboulent.
De multiples personnalités me murmurent des poèmes
Que je transcris en tant que scribe bohème.

Ne croyez pas que je triche, que je mime
C'est simplement ce que m'insufflent les hétéronymes
Je ne sais pas ce que demain m'apportera
Face à ces voix venues de l'au-delà !

L'homme au masque de fer

Sous un soleil de plomb,
Du blé d'or, de la rosée d'argent,
Près des terres en jachère, de houblon
Non loin de la ville, un beffroi vaillant.

À quelques pas d'un aigle,
Plutôt bien nourri de seigle !
Une fleur de lys scintille,
Sur un bout de soie adossé à la bastille.

Et dans ces pierres, des ombres muettes,
Un mystère, un cadavre aux oubliettes,
De là, mis aux fers, des saletés s'entassent
Des nœuds, des cordes déchiquetées s'enlacent.

Messieurs, voici en décomposition
L'homme de toutes les superstitions.
Ici gît dans la poussière,
L'homme au masque de fer.

Était-il le frère jumeau de notre roi ?
Fût-il un homme de peu de foi ?
Comme un ecclésiastique excommunié
Ou le très précieux intendant Fouquet.

Mr Olivier

Mr Olivier puise dans Racine
De l'auxiliaire à l'oxymore, il s'enracine.
Mr Olivier a la ferveur du mot,
Du verbe et de l'Oulipo,
D'un Dagermann enfouit
Sous décombre et les gravats de l'oubli.

Le long de ses vignes,
Il ne regarde plus le cygne,
Aux nénuphars et à l'allure bénigne,
À tous ces êtres qui s'alignent.

Il n'y a pas de règle qu'on lui assigne,
Pas de morale en langage des signes,
Il se pose, il dîne,
Il scrute l'entrée de la mine.

Mr Olivier prend racine,
Des monstres s'animent,
De leurs dorsales épines,
Il ne constate que les ruines.

Le marquis de Tombelaine

Prés des rochers qui osent encore fendre la marée,

Prés du galop tumultueux d'un mascaret teigneux.

Naquit jadis le marquis,

Un certain Gauthier Joseph Marie,

Renommé Jean le Déluge,

Et qui trouva ici son refuge.

Abandonné par la vanité de l'histoire,

Loin de la masse illusoire.

Pauvre diable confié à l'errance,

Pêcheur l'hiver pour remplir sa panse,

Et cicérone l'été pour les touristes de la baie,

Sur ce vieil îlot granitique.

À la verdure angélique,

Tu vis sur ton sein, prie ton Hélène,

Qui te nourrit de son lait salicornien,

Breuvage iodé océanien.

Loin d'une vie de bâton de chaise,

Tu as la sagesse des hommes qui se taisent,

Et sur ton enveloppe épidermique,

S'inscrivent les lignes de tes rides endémiques.

Comptant à elles seules ton récit,

Car de Tombelaine, tu es le marquis,

Ignoré de l'archange, dans l'ombre du mont,



Se dresse ta modeste maison.

Mais, un beau jour placé sous humeur placide,

À prendre le large tu te décides,

Quittant ta campagne d'infortune,

Tu rejoins la tangue taciturne.

L'âme enlisée dans la grève

Ne put suivre ton corps et tes rêves,

De ton humble vie d'ermite,

Tu t'ériges comme un mythe.

Et dans le prisme des légendes mystérieuses,

Tu rejoins ton Hélène silencieuse...

Le sempiternel paternel

Incarnation de l'autorité paternelle,
Qui, d'une main de fer perpétuelle,
A su m'apprendre les limites et le respect,
Envers tout ce qui m'entoure, être ou objet !

Je parle bien sûr de ce gaulois réfractaire,
Qui refuse toute réforme ou loi sécuritaire,
Qui méprise, comme jamais, la caste politique,
Surtout depuis qu'elle a perdu son éthique !

Les 'zap', les news et les infos s'enchaînent,
Et de fait, souvent à son canapé, l'enchaîne,
Les yeux rivés pendant que les chaussons se balancent,
Le corps toujours allongé, comme pour fuir l'existence.

Eh oui ! Tandis que ma mère est plutôt catholique,
Mon père, lui, est plutôt cathodique !
Pouvant passer, cela m'étonne pour être honnête,
De longues journées devant une télé muette !

Il faut dire aussi que le bruit est une nuisance,
Et que, pour lui, la meilleure musique, reste celle du silence !
Une porte qui claque, un téléphone qui sonne,
Un micro-ondes qui bipe, et voilà que ça le chiffonne !

Mais derrière ce doux râleur,



Se cache un être au grand cœur !
Un être remarquablement sensible,
Capable de retranscrire au piano, tout son audible !

Faut dire qu'il accorde une importance sans nom,
À la douce mélodie des vérins et des pistons,
À la fière et savoureuse lenteur,
Des suaves fugues s'échappant d'un tracteur !

Amoureux infatigable du moteur à explosion,
Le bon sens fait partie de toutes ses actions.
Il pense, analyse et réfléchit méticuleusement tout,
Et se trompe rarement de chemin, c'est un atout !

Il est aussi, au volant de son illustre camion bleu gendarme !
Un chauffeur qui met au défi notre patience, toujours sans vacarme !
On s'étonne même parfois que le compteur,
Puisse dépasser les soixante kilomètres-heure !

Une fois arrivé, on peut l'apercevoir,
Dans un endroit insolite, rempli d'objets rares,
Dans un dédale de beaux étalages, dans une brocante,
Entouré de belles manufactures le long des dépôts ventes.

Comme pour le rassurer, il se plonge alors dans son garage,
Rempli de vieux objets, s'adonnant au bricolage !
Chantournant des petits morceaux de bois,
Ou construisant des plateaux à roulettes aussi parfois.

Adepte du : « c'était mieux avant ! »

Il développe sa propre notion du temps,

Et incarne encore à sa manière,

L'espoir d'un retour en arrière !

C'est limite s'il ne s'éclaire pas encore à la bougie,

Les murs gercés de la nostalgie !

Afin de pouvoir y retenir de temps en temps,

L'évanescence de ses doux amis d'antan.

Le patronyme

Si je dois définir un homme avec un grand H,
C'est bien lui, l'homme d'esprit, le patronyme, le patriarche !
Celui qui greffa, avec son génie et son regard,
À mon cœur d'enfant, une sensibilité pour l'art et l'histoire.

De fortes émotions m'ont parcouru maintes fois les entrailles,
Chaque fois que son timbre relatait des récits de mitraille ;
Bien que, ces fragiles instants passés en sa noble compagnie,
Furent souvent entrecoupés de longs silences indéfinis.

Il a su, malgré tout, témoigner constamment,
À l'abri des obus et des balafres du temps,
Ses fables funestes de guerre et de mort,
Parfois illustrées par des objets sémiophores.

Ce qui fit de lui un anarchiste inavoué mais convaincu,
Prétendant que le droit de vote n'est qu'un surplus.
Et devint antimilitariste à cent cinquante pour cent,
Menant sa discrète vie, à l'ombre de la gloire et des gens.

Fervent amateur de jeux de mots, de rébus,
Il laisse place aux calembours qu'il ponctue !
Sans compter ses bêtes à deux têtes, chimère d'un soir,
Où, de sa casquette, sortent d'inoffensives idées noires !

Ayant en guise de héros, le facteur cheval,



Pour sûr, mon grand-père, c'était un original !

Le dessin humoristique fut son rêve de gosse,
Mais pour l'époque son idée fut trop précoce.

On obligea donc ce grand rêveur,
À se plier aux règles et devenir cultivateur.
Mais peu importe où son destin le conduisit,
Car quand on le côtoyait, tout n'était que poésie.

La sérénité anime son âme et guide ses pas,
Trois petits tours, puis il s'en va,
Le premier est celui du magicien,
Il manie les cartes, habile de ses mains,
Et fait toujours apparaître, comme c'est magique,
Celle qu'on a piochée, la dame de pique !
Puis devant quelques regards hagards,
Fait disparaître un franc ou un foulard !

La sérénité anime son âme et guide ses pas,
Trois petits tours, puis il s'en va,
Le second concerne le bois,
La gouge serrée entre ses doigts.
Placé sur pivot après un bon coup de scie,
Tournoyant l'ébène et le buis !
Des copeaux partent dans tous les sens,
Tels des derviches, les feuillus dansent.

La sérénité anime son âme et guide ses pas,

Trois petits tours, puis il s'en va,
Le dernier dépend de sa marche délicate,
Tel un bipède, se tenant sur ses deux pattes.
Une fois par jour, autour de sa maison,
À son rythme et sans vraiment d'ambition,
Avec souvent cette litanie des jours pluvieux,
Qui disait : 'j'en ai marre d'être vieux'.

Papi, je te demande un ultime signe, un message d'Hermès,
Car j'attends toujours de toi, que vibre dans ma poche, ton SMS,
Au moins, fait sonner une dernière fois la comtoise et son carillon,
Pour que tous mes instants de peine à ton égard, partent pour de bon.

L'égérie maternelle

Il est plus que temps et nécessaire,

De dédier ce poème sincère,

À la féerie immatérielle,

De mon égérie maternelle !

À ma mère, envahie de douceur,

Qui, rencontrant, mon père fondateur,

A entrepris la venue d'une muse en guise de sœur

Puis, fit de moi, le petit dernier, aux taches de rousseur.

Je sais que tu apprèhes souvent l'avenir,

Et que les deux facettes que je vois, de ton être, surgir,

Sont toujours liés à cette peur perpétuelle,

Les voilà toute deux : la finance et le spirituel.

Tu gères les comptes et le budget !

Et tu les lies à ton âme et à ta pureté.

Tu maitrises l'épargne et les dépenses !

Pour que profite un jour, la descendance.

Tandis que toi, tu ne te soucies guère,

De tout ce qui est composé de matière,

Tu forges ton esprit, par la lecture et la connaissance,

Aux expériences simples, à la quintessence.

Tu possèdes en toi, la source de toutes les mères !

La lumière de toutes mes ombres et mes chimères !

Le cœur remplit de vigilance contre les vices,

Et le cerveau érigé récoltant les bénéfices !

Je ne sais quel bouquet je pourrais garnir,
Pour amadouer ta crainte de l'avenir.
Car les fleurs, ainsi disait Ronsard fatalement,
Fane aussi au gré du vent !

N'aie plus aucune inquiétude, maman !
La vie est belle lorsque l'on aperçoit le firmament.
Et ta clairvoyance éclate, à chaque instant !
Laisse-la nous envahir, éternellement !

La nature t'accompagne à chacun de tes pas
Et la lueur de tes yeux témoigne d'une beauté, d'un au-delà.
Laisse-toi le temps de te balader le long des chemins,
Et tu percevas, en toi, toujours pleine de vie, le divin !

Les lépidoptères

Elle ne voit plus aux environs,
Parmi les volatiles et les hennetons,
Que de blêmes ailes à l'horizon
Sur les thorax blanchâtres des papillons.
Bien souvent un écusson fier
Ornementait les lépidoptères.

Désormais plus de rouge, ni de vert,
Nul pigment ne réjouit l'air,
Ou sont passées les oriflammes ?
Qu'à habitude les chrysalides proclament.

D'où les imagos, des ex-larves émanent,
À la scission : métamorphose de l'âme,
Plus rien, plus de couleur,
Les aïeux des Chenilles pleurent.

De ne voir désormais que la pâleur,
Artémis se vouant à la teinte des fleurs.
Alors pour conjurer leurs sorts,
Mamie attrape ses perles multicolores,
Les entrechoque sur un fil d'or
Et les offre à la vie pour distraire la mort...

La guigne

Il ne voit plus au loin que le doute,
D'une ligne pourtant droite, ça le déroute,
La baguette de pain parcourant son blouson,
Et son nez en avant sur le guidon.

L'omniprésence anthracite
Dénote de la teinte pâleur de son bicycle,
Des cordes raides maintiennent l'infâme,
Grace aux haleurs de son âme.

Cet homme au corps pétri, reste digne,
Même si, ses semblables l'appellent la guigne,
Chancelant et titubant de peine,
Le voilà allégorie de la non-veine,
Et son aspect grisonnant qui décante
Fait de lui un mauvais figurant des années cinquante.

Faut dire que le pauvre môme qu'il fut,
D'un bon dieu adulé, n'eut guère plus de salut ;
Une abeille se préoccupant peu de son miel
Préfère butiner les pores de sa peau dans son sommeil.

Et par stupeur amère,
Pointa son dard dans sa jugulaire,
Des vaisseaux sanguins au système nerveux,

Le venin désormais parcourt les globules du gueux.

Toutes ses entrailles transpirent,
Jusqu'à son cerveau, une fièvre proche du délire !
Désormais ressemblant à une esquisse,
Sa fleur de l'âge fane au gré des éclipses.

Son enveloppe charnelle morne et froissée,
N'attend plus que des balises et des bouées...

L'organiste

L'organiste dans sa longue redingote

Entame son tout dernier requiem.

L'organisme de tout son long gigote,

Tremble, en dehors de tout blasphème.

L'organiste en sueur

Dans une fièvre mélancolique,

L'organisme en pleurs,

Dans une sève prolifique.

L'organiste frappe avec ardeur

Sur les touches traversant toutes les gammes.

L'organisme aux doigts de douleur

Se tord de doute à ne point empêcher l'âme.

De l'organiste qui enchaîne quinte de toute note

À l'harmonie délicieuse :

Et de l'organisme qui enchaîne quinte de toux, cela dénote

D'une maladie périlleuse.

L'organiste puissant et enivré

Ne fait corps qu'avec l'orgue.

L'organisme s'usant et délaissé

N'attend plus que la morgue.

L'homme mirage

Doux sorcier parcourant les rues,
Arborant ses tours à d'illustres inconnus ;
La tête remplie de mirage et d'illusion,
Le jeune homme charge les êtres d'émotions.

Il sème à tout va, le long des pavés,
Un peu de ses cartes, ses foulards et ses dés !
Et, pour ne plus être aux abois, critique !
Il intègre le cabinet fantastique.

Jusqu'à ce qu'un fait salutaire
L'amène illico à la fratrie lumière.
Ce jour-là, il neige au-dehors,
La salle se farcit, les flocons s'évaporent.

Tandis que dans le cœur du projecteur
Un brasier s'allume avec ardeur,
Voici qu'advient l'élan de stupéfaction
L'arrivée du train provoque de vives réactions.

La vie familiale des mondains animés
Provoque l'espoir d'une mémoire scellée.
Dans son cerveau, les idées explosent,
L'ancien magicien se métamorphose...

S'installant vite dans une ruelle du bourg,



Captant les passants, la pellicule bourre,
Entrainant une saute de plan,
Et une brève disparition du mouvement.

Mesdames et messieurs, soyez sages,
Car vous avez devant vous, le premier trucage,
L'homme va bientôt tutoyer les étoiles
Grace au pouvoir de cette blanche toile.

Il va voyager, parcourir l'imaginaire,
Et charger nos vies de monstres et de chimères.
Une poésie évanescante va envahir nos existences,
Et on va pleurer, rire et rêver dans l'assistance.

Mais un beau jour, le conflit éclate.
On s'arme, on refond les films nitrates
Pour construire de viles bombes de rage,
Qui réduiront au silence le moteur à image.

On troque les leurres du cinéma grisâtre
Par un globuleux et triste uniforme écarlate.
Et les beaux films maintenant souillés
Sont revendus à une fabrique de souliers.

Désormais, les soldats marchent au front,
Grace aux pellicules d'anciennes fictions ;
Tandis que les femmes besognent dans leurs bottines
Rehaussées par la fonte de jadis bobines.

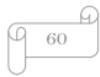
L'art et les apparences sont très fugaces,

Lorsque la paix et l'harmonie se lassent.

Et que l'on comble aussitôt l'ennui,

Par un perpétuel mépris.

Éros, l'indomptable



La parade gomorrhéenne.

*Je dédie ce poème orné de mystères,
Aux deux nymphes qui m'inspirent ces vers.
À ces deux muses qui, tout en charmant Aphrodite,
Embellissent mes strophes de formules illicites.*

Deux créatures félines étincellent,
Perçant la nuit, d'ondes sensuelles.
Enivrant les draps de leurs courbes envoûtantes,
Fondant ces monts d'ivoire de rêveries chatoyantes.

*Je consacre le ciel :
À cette parade nuptiale et saphique,
À ces doux moments angéliques,
Qui me redonnent ma place d'homme, mis à nu,
À la recherche de mon esprit fou ; éperdu.*

Me voilà naufragé volontaire !
Imaginant les spasmes de leurs lèvres stellaires,
Cerner l'écoulement perpétuel du temps,
Pour le concentrer au plaisir d'un instant.

J'implore à l'obscurité qu'elle prenne la forme d'une spirale,
Afin que vous ondoyiez éternellement dans cet élan vital,
J'ai peine à croire que l'île de Lesbos et sa quintessence
Puissent parvenir à l'orée de mon âme avec tant d'aisance !

Ainsi, je méprise le monde onirique, farci de simulacres,
Je vais donc passer cette nuit à l'incruster de nacre !
Je ne désire plus les illusions de Morphée,
Puisque ces deux sylphides ont embellি ma réalité.

Je remercie sincèrement l'univers céleste,
D'avoir accordé à ma vie, modeste,
L'arrivée de ses sublimes magiciennes
Qui propulsent de mon cœur, des trombes diluviennes.

Puissent-elles rejoindre le grand frisson ?
Vibrant de leurs sensualités, causant mon abnégation.
Et qui font de moi le spectre vacant,
De mes fantasmes les plus accablants.

Il m'est difficile d'achever ce poème,
Car je ne souhaite aucune fin à votre valse bohème.
Mais trêve d'inepties,
Je ne peux que vous dire « Merci ! »

À ta place

À ta place, proche de la moquette.

À ta place, proche de ma socquette.

Mon talon carnivore

Perfore ton visage vain,

Enfoncé dans tes pores,

Telle une aiguille dans l'écrin.

À ta place, proche du râle.

À ta place, proche de ma sandale.

De par mes paumes, tu suffoques,

Ta tête ensevelie sous mes mains.

Puis, sous ma croupe, je m'défroque,

Pour que ta langue m'irrigue, sous mes reins

À ta place, proche de l'abattoir.

À ta place, proche de ma ballerine noire.

Hébété par mon regard,

Tu t'avachis dans mes mouchoirs jetables.

Douce lueur verdâtre d'espoir,

Tu avales mucus et pain sous la table.

À ta place, proche d'être aliéné.

À ta place, proche de ma compensée.

Que de châtiments, que de sévices,

De par mon fouet, moi, bourreau sans fin.

Mes morsures, mes griffures t'avilissent,

Et mes claques résonnent sur ton collier canin.

À ta place, proche du ravin,
À ta place, proche de mon escarpin.
Tu humes les parfums délicats,
De mes écumes corporelles.
Mes effluves à chaque endroit,
T'enivres, de mes bas jusqu'aux aisselles.

À ta place, proche des cieux.
À ta place, proche de ma Richelieu.
Ta face, minable toute liquide,
Recouverte de mon aura baveuse,
Rend ta passion torride,
De par ma langue visqueuse.

À ta place, proche du choc.
À ta place, proche de ma Doc'.
Deux, trois de mes glaires au firmament,
Dans le fond de ton col serré.
S'engouffrent péniblement,
Vers ton estomac noué.

À ta place, proche du fond.
À ta place, proche de mon chausson.
Voici ton grand festin,
Provenant de mon oreille, qu'elle veine !
Goût âcre de miel divin,
Et de délicate sciure humaine.

À ta place, proche de la renverse.

À ta place, proche de ma converse.
Tu attends patiemment, avec effroi,
Les sécrétions dures et voluptueuses,
De mes sinus, de mon nez froid,
Sur tes joues ou dans ta bouche pieuse.

À ta place, proche de l'abîme.
À ta place, proche de ma bottine.
Deux, trois vents de méthane,
À la surface de ton abject tronche,
S'évapore tels des filigranes,
Et parcourt tes bronches.

À ta place, proche de la rambarde.
À ta place, proche de ma cuissarde.
Avec une soif de désir,
De mes eaux usées de vamp,
Une envie dorée, d'exquis plaisir,
Se grave en toi, telle une estampe.

Éros, malicieux, hante ton âme.
Pour que naisse en toi, tant de désirs infâmes !

Avec une forte appétence,
Tu attends désormais la gadoue,
Qui, d'un œillet, par imprudence,
Soit, sans aucun tabou.

T'élevant alors, quelle chance !

Au rang vulgaire d'essuie-tout,
Égaré près d'une cuvette de faïence,
Je t'use pour anoblir mon sillon et mon trou.

Maintenant, sale, perdu entre mes genoux,
Tu finis, lancé dans les eaux usées du dégoût
À tout jamais, nu, déversé dans les égouts.
Unique lieu des méandres de l'Amour fou.

L'âne

Infirmé par un maudit ! Le peace m'éccoure,
Je ne puis régler mes problèmes de cœur.
L'émotionnel et les émotions sombres
Traversent mon corps, mon esprit et mon ombre.

Il fait froid dehors, ce matin, il gèle,
Comme mon cœur qui se forme en chrysalides de grêles,
Une partie de mes espérances sont mortes,
Des sensations égarées sans cesse m'emportent,

Rempli d'amertume, de tremblements
Glacials comme le bitume des enterrements,
Embaumant ma cage thoracique,
De bandelettes aux douleurs symptomatiques.

Et le sternum bafoué par l'avidité de la chair,
L'homme méprisable à souhait, toujours peu sincère !
Jamais je n'aurais cru revivre un jour,
Le retour d'un lent et juvénile chagrin d'amour.

Je n'en veux à personne, le monde est ainsi !
Et je dois me résigner à l'enrober d'idiotie.
La main sur le ventre sans cesse alourdie
Frappé par le marteau, abasourdi,
Et écrasé par l'enclume de Vulcain, le forgeron
Me voici, tel une amphore creuse, rempli de déceptions.

Le baiser

Sur mon divan « couleur cerise »,
Deux jolies plantes se saluent à leur guise.
Un bécot les unit, toutes deux galantes :
"Les lèvres de ma douce troubulent celle de son amante !"

Le temps d'un éclair ; d'un feu d'azur,
Sortant d'un briquet, d'un instant pur.
Le temps d'un battement d'ailes de papillon,
Et voici que mes pupilles s'emmêlent pour de bon :

Posté non loin de leur courtoisie subtile,
Hébété, bouche bée, malhabile,
Voilà que des frissons et des soubresauts
Parcourent la surface de ma peau.

Ce qui fut pour elles un détail volatil,
Se mut en moi en souvenir immobile.
Dès lors, une image vient d'apparaître,
Et se grave en moi, au plus profond de mon être.

Et pour qu'elle puisse infiniment
Échapper à l'épreuve du temps
Le scribe de mes entrailles
Relate cet événement en braille !

J'ai placé, dans mon cœur malvoyant,
La mémoire intacte de ce petit baiser aimant.
Afin que je puisse à tout jamais,
Le lire de l'intérieur par le toucher.

Némésis

Dans de suaves contrées impénétrables,
Se trouve, illuminée, radieuse et intouchable,
La grâce d'une somptueuse déesse de l'antiquité,
L'éclat d'une divinité irrésistible, tant vénérée...

Moi, homme de la terre, je me dois de rester sage,
Car votre effigie contre la nacre de mes ouvrages,
M'emporte très loin dans les limbes de ma docilité,
Et dans l'errance de mon cerveau maintenant, désorienté.

Face à vous, Némésis ! Aux châtiments célestes !
Je n'espère, de vos pupilles, n'être semblable qu'à la peste !
Parcourant le ciel, je cherche vos divines plantes despotiques,
Habitante de l'Olympe, d'ici-bas, les nuages sont des mirages oniriques !

L'âme incisive du poète athénien que je fus,
Est tout de chair, mise en cage, thoracique et mis à nu.
O grâce, votre culture est digne de l'arbre de l'Éden,
Et vos ailes ambrées survolent nos visages blêmes.

À vos souliers d'Omphale, j'espère me jeter en pâture,
M'obligeant à extraire de mon crâne, toutes mes lectures,
Afin que jaillisse par la suite, de mes livres enchevêtrés,
Les mots les plus élogieux, que l'on puisse vous accorder.

De l'échiquier, ma Dame, je n'en suis que le fou,
Me déplaçant en diagonale puis, tendant ma joue,
Afin d'espérer provenant des cieux, une gifle perdue,

Une humiliation qui me replace au rang de pion, reclus ...

Alors pour me donner courage sur ce damier,
Semé de cases d'érable blanc et de buis ébonisé,
Je m'empresse de boire l'eau de pluie, breuvage cristallin,
Tombant en averse, de vos lèvres grenat, et formé de graillons divins !

L'amertume alors de ma triste et humide chair,
Mutera pour vous, en terre de friche ou de jachère.
Et tout ce qui me sert, pour l'instant, de corps,
Sera labouré sous vos nobles talons d'or.

Je ne désire qu'être une partie de votre sublime trône,
Porteur de vos voluptés et de tous vos arômes,
Où soudain, devenu pierre, comme une proie de harpies,
Coincé entre vos griffes, à tout jamais, je gémis.

Asseyez-vous, je vous en prie, une unique fois sur ma frimousse frêle,
Et prenez du bon temps en écrasant enfin ma face de coquerelle...
Accueillez l'instant, jusque dans l'antre de votre âme de génie,
Et détendez-vous, jusqu'à ce que j'étouffe, déesse, je vous en prie...

Mort ! Devant l'alcôve emplie de tarot, je m'apprête à succomber,
Je replonge ainsi, peu vaillant, au sein d'une carte à jouer,
Tout d'ivoire fagoté, prêt à accueillir mon inspiration
Transmise par vous, déesse grecque, égérie de ma dévotion !

La petite chercheuse, dort

À tout instant, ça peut biper ;
À tout instant, ça peut sonner ;
À chaque seconde, à chaque moment,
De gauche à droite, à tout instant.

Mais rien ne va, à l'orée,
Quand rien ne vient à sonner.

Et le long de ce sable fin,
La petite chercheuse affable au loin,
Aspire désespérément
À des petits bouts de fer, aimants.

L'allure d'un objet périsable,
Que le vent, en grains, durable,
Efface en lambeaux sous le balancier
D'un détecteur qui laisse à désirer.

Âme passionnelle, la lassitude l'arrête ;
Car, malgré elle, l'impatience la guette ;
La voilà proche d'un trésor,
Mais, exténuée, la petite chercheuse dort.

Elle ne s'est alors pas aperçue
Qu'à côté de tout son être déçu,
Se tenait l'homme l'accompagnant,
Prêt à donner, tout l'or de ses sentiments...

Une vie d'ange

Certains prétendent qu'elle est une sorcière,

Moi je pense, pour être sincère

Que c'est un ange, jadis lumineux,

À qui on a coupé les ailes en deux.

Elle s'installe dans les sillons,

D'un vinyle encore vierge, sans ton,

Ses silences sont des fruits que l'on glane,

Tandis que ses mots transpercent nos âmes.

Sa sensibilité effleure notre monde,

De ses scrètes mandibules, elle capte les ondes,

Ressent toute forme de vibrations,

Et mène ainsi sa vie suivant ses intuitions.

Sa liberté emplit les bâcilles de nos poumons,

Et cet air astral nous sert de leçon !

Elle a pourtant le diable au corps, elle n'est pas sage,

Et prétend constamment qu'elle est de passage.

Cet être a tout d'une muse,

Aussi délicate volatile que diffuse,

Si elle incarnait pour un temps une bougie,

Elle serait cette flamme chatoyante et affranchie.

Elle partirait sous forme de fumée vacante à tout instant,



Laissant la cire laiteuse des hommes frustrés, s'écouler lentement.
Elle est bohème, prétresse de l'amour,
Libre et sauvage, mystérieusement glamour.

Imprévisible, ô douce destinée,
Comme je vous remercie de me l'avoir présentée.
Ne vous ai-je pas raconté ?
Lorsqu'elle entame ses danses de feu,
Jambe en l'air où sa tête rougit un peu.

Toujours avec la beauté éternelle de ses courbes,
Dans lesquelles des coeurs d'homme et de femmes s'embourbent,
Dans les sables mouvants de la déraison,
Sa puissance fragile chamboule une nouvelle fois nos visions.

Ses douces petites mains aux index tordus
Montrent d'autres chemins de vie bien biscornus.
Elle profite alors de nos moments d'absence,
Pour planter ses petites graines et sa bienveillance.

Pour que fleurisse en nous, aux racines de nos neurones
Des concepts puisés dans son cœur, d'une liberté qu'elle prône.
À tout instant ses délicats iris bruns fredonnent à nos entrailles
De douces harmonies qui nous étonnent et nous assaillent.

Et on la voit semer à tout vent, des pépins avides
Dans l'esprit des gens et dans le jardin des Hespérides.
On ne sait de quelle lagune elle provient, c'est énigmatique !

Mais sa peau tannée témoigne d'un coté maternel hispanique,
Du moins c'est ce qu'elle prétend,
Car c'est un être toujours fuyant.

Au passé recouvert d'une poussière d'oubli,
Vivant le présent très intensément, ancré dans la vie,
Elle veut constamment prendre le large,
Et esquissant un futur inscrit dans la marge.
D'une feuille encore vierge qu'elle veut combler
Tout en façonnant son petit havre de paix.

Malgré cette quête d'idéal qui l'anime,
Elle a en elle un démon qui la mine.
L'empêchant parfois d'atteindre cette quiétude,
Courant à sa perte, si elle succombe à son succube.

Mais si le mal se renforce,
Je suis sûr que d'ici là, ses ailes d'ange
Auront retrouvé toute leur force.
Pour que plus rien ne change.

Les souliers de Claire-Line

Tandis que la maîtresse arboraît son tableau
De coups de craie, de chiffres et de mots,
Moi, un tantinet cancre que je fus
Préférail déjà l'hédonisme au superflu.

Les règles, l'écriture, les leçons,
Tout ceci me paraissait futile, étant polisson !
Et alors que les journées assommantes passent,
Une fièvre lubrique enivrante me dépasse.

Elle s'empare de mon être, sans se soucier
Que l'obscur objet de mon désir, serait des souliers ;
Les petits souliers noirs de ma camarade
Furent le déclic pour inventer ma première mascarade !

Un crayon de bois posé près du rebord
Incarne pour un temps, l'alibi du plan que j'élabore.
La gravité aidant, la mine enrobée de bois tombe.
À cet instant s'ouvre un espoir avant que je ne succombe.

M'empressant de récupérer ma mine brune,
Je me jette en pâture sous notre table commune,
M'approchant de ses chaussures,
D'où jaillissent des socquettes de dentelle blanche.

J'analyse les moindres salissures



De ses semelles coquettes étanches.
Pour la première fois de ma vie de piédestal,
J'approchais au plus près de mon noble graal.

Jusqu'à ce que la maitresse s'interpose,
Me collant une punition qu'elle m'impose ;
Des lignes et des lignes répétées et punitives,
Ancrant ma perversité, la rendant définitive.

Anička

Esquivant les flèches de Cupidon,
Je pars le cœur léger et sans ambition.

Mais tandis que je m'évade,
Pour une contrée qui m'est encore inconnue.
Voilà de nouveau, qu'il bat la chamade,
Et me prend au dépourvu ...

À travers un faisceau vert,
Des mains valsent à l'orée de mon iris.
Moi qui, d'habitude, ne prête guère,
D'attention aux sirènes d'Ulysse.

Voilà que des ondes parcourent toute ma chair.
Une transe envahit toute l'atmosphère.
Et des émotions parcourent mon corps et mon âme,
Mais elles ont déjà le gout, d'une vanité infâme !

Car la grande horloge de la ville aux cent clochers,
Rappelle ce temps qui défile, de ses aiguilles bien ciselées...
Tandis que le touriste en masse, l'applaudit,
À l'ombre de Kafka, raisonne l'air d'Initial B.B ...

Dans ce dédale d'architectures et d'ornements,
Mes ornières saturent de sentiments.
Et c'est ainsi, que je retourne l'air atome,
Sur le chemin de l'arrogant hexagone.

La tendresse que je vous porte désormais à distance,
S'érige en moi, en une véritable romance.
À tel point que j'entrevois l'éclat de votre beauté,
À travers l'océan et ses reflets...

Ces terres d'Europe qui nous séparent,
Jusqu' à ce qu'un jour, je caresse l'espoir,
De vous avoir à l'orée de mon être, d'effleurer votre peau.
Appréhender votre âme, votre cœur et son tempo.

Mais jolie petite fleur, je n'ose point vous cueillir,
De peur de vous déraciner ou de vous nuire.
Alors je vous contemple dans un monde virtuel.
En attendant de pouvoir humer votre parfum charnel.

Maintenant condamné à être loin de vous,
J'appréhende le monde différemment, je vous l'avoue...
Chaque rue, chaque chemin, je devine vos courbes à l'horizon.
Qui se tracent et se reflètent dans mes yeux ronds.

Et voilà qu'il me prend, de vous ressentir en silence.
Car dans ce silence, j'entends vos chants en réminiscence.
Puis je vous ressens, dans ma solitude au loin,
Dans cette solitude où, je n'attends plus rien !

Ainsi donc, j'embrasse le vent qui parfois se lève,
Car dans le vent, je devine votre souffle qui confine à vos lèvres.

Puis je câline ce doux néant,
Car dans le néant, je ne distingue plus les dégradations du temps.

Je caresse le sable et la verdure des prairies.
Par ce toucher, je distingue votre peau et votre âme fleurie.

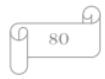
Puis j'hume les effluves délicats des myosotis,
En pensant qu'ils viennent de votre cou, que j'ai connu, complice.

Je ne goute plus l'espoir de vous revoir, avec le temps.
Assaisonnant d'épices parfois certains de mes tourments.

Puis je fais faussement l'amour aux nuages,
Car dans les cieux, les voix d'Éros restent impénétrables.

Mais, en secret, au plus profond de moi,
Je vous tiens captive de mes songes,
Car dans mes songes, vous semblez éternelle...
Esquivant les flèches de Cupidon,
Je repars le cœur léger et sans ambition ...

Autre.



Les portes

Depuis tout petit, ça me titille,
Dès que j'en vois, c'est plus fort que moi.
En classe, j'embêtais les filles,
Pour prendre la porte une nouvelle fois.

Moi, ce qui me botte, c'est les portes
Qu'elles soient battantes, coulissantes, de toutes sortes.
Les loquets fermés moi, je les ouvre
Les entrouvertes moi, je les ferme.

Les gens me regardent de travers
Lorsque j'admire une porte cochère,
Mais moi j'en n'ai rien à faire,
Je reste planté là, moi je suis fier !

J'ai créé des entreprises,
Je vendais des portes « prêt-à-porter ».
Puis j'attendais avec hâte, un crack, une crise
Pour mettre sous la porte enfin, la clef.

Puis, j'ai organisé des portes ouvertes
Chez des amis artisans menuisiers.
Et lorsque j'apercevais des visiteurs alertes,
Je leur fermais la porte au nez !

Depuis je fais du porte-à-porte

J'admire sur mon chemin, portes rouges, grises ou vertes.

Et j'en profite tant que ça me rapporte,

Avant que les portes courent à ma perte.

La cité d'Aleth

Dans la cité d'Aleth,
Des spectres en uniformes,
Des restes de mitrailleuses,
Couvertes de feuilles difformes.
Sous des débris de mouettes,
Une mémoire hors normes,
Un terrain de paillettes,
Les longs des allées d'ormes.

Dans la cité d'Aleth,
Un fort protéiforme,
Des restes de silhouettes,
Des ombres qui dorment,
Des jeunes en casquettes,
Du béton et des plateformes.
Sur des restes d'allumettes,
Et de fondation énorme.

Dans la cité d'Aleth,
Un paysage morne,
Et les résonances d'une bicyclette,
Entre chimères et licornes,
Des chevaux à barbichette,
Des mirages, des bicornes,
Des débris d'amourette,

À l'ombre des salicornes.

Dans la cité d'Aleth,
Par-delà les bornes,
Des chants de baïonnettes,
Une mer et des tadornes,
Un effluve d'anisette,
Des feux follets borgnes,
Une histoire qui se répète,
Une histoire uniforme !

Texte à trous

En amitié depuis toujours
On est bien loin d'être des vautours,
Mais quand y'en a un qui est trop saoul
Pour lui, je suis un bouche

Question soirée, je ne m'en sors pas trop mal,
J'ai un débit proche d'un courant fluvial,
En vérité, j'ai du bagou
Quand je bois comme un

Je voudrais bien me mettre au sport,
Avoir de l'athlète son corps,
Mais comme je ne suis pas un casse-cou ;
Je fais du golf à dix-huit

Il m'est venu l'idée
D'écrire ce texte peu fondé
Aux phrases incisives sans tabou,
Qui forment ce texte à

-FSM-

Comme une apparition dans les cieux,
Comme un macaroni rétinien dans le fond de mes yeux,
J'attends ici-bas la miséricorde
Avant que, pétries de blé, ses hordes
Ne m'attaquent de leurs épées torsades,
Et me flagellent de leurs fouets maussades.

Ayez pitié de moi, moi, pauvre pirate,
Mécréant des eaux mais œnologue pour pâtes.
J'attends ma sentence, vermicelle que je fus
Sorti d'un cannelloni à la recherche du salut.

Avec ma dévotion comme loi,
J'attends de ton appendice 'nouillesque', la voie.
Ma peine est penne, ma foi est farfalle,
J'emprunte tes mots sacrés et autres plaies viscérales.

J'atteins le nirvana, la fleur au fusilli.
Je dessine des mantras, aux courbes raviolis.
L'archange Carbonara, lumineux, me sourit,
Dévoué par ton aura, ô volant monstre spaghetti.

La providence éclaire mon destin de carpette,
Des miracles tombent perlés de coquillettes.
La béatitude m'envhait, cela m'apaise
Depuis que je gorge ma vie de bolognaise.

Pour notre condition, tu t'es ébouillanté,
De nos belles onctions, nous expions nos péchés,
Et pour me souvenir de l'ivresse sacrée, que tu as eue lors de la création.
Du houblon à foison, je boirai en ton nom.

À toi désormais, je serais toujours fidèle,

Aucune loi ne nous privera de tagliatelle.
À n'importe quelle heure, à n'importe quel moment
Avec une pointe de beurre et une prière évidemment.

Alors, je vous souhaite à tous, un joyeux Nouillêl,
Une bonne année, de beaux arcs-en-sel
Dans vos lasagnes les plus dionysiaques ;
Puis un bon ramandan et une joyeuse pâte.

Ramen !

La suite du dormeur

Toujours allongé dans de l'herbe fraîche,
Il ne caresse plus sa peau désormais râche,
Et le long de son pénible corps
Des silences, des froids, mornes !

Des doux miasmes et des feux follets
De ses chairs en charpies, se sont émanés ;
Et au plus profond de ses entrailles
Apparaissent anguilles vivaces et poiscaille !

De ses synapses s'échappent,
Dans un ciel devenu opaque,
Tous ses idéaux et ses discours les plus frivoles,
Parmi les merles moqueurs, s'envoient.

Sa matière grise a fière allure
À se pavanner loin de sa carrure.
Ses concepts, de son corps morbide,
S'incarnent et se glissent dans des chrysalides.

Des larves de sphinx du laurier-rose,
Entre métamorphose et métémpsychose,
Des insectes butinent le pollen de ses neurones
Afin de concocter le nouveau miel de ses idées.

Jamais il n'aurait pu imaginer
Meilleur destin pour ses pensées.
Jamais je n'aurais pu imaginer
Meilleur destin pour mes pensées !

L'anti

Je suis l'antihéros des zéros,
Je suis antillais par mon père niais,
Je suis l'antidote qui sabote,
Je suis l'antilope qui galope,
Je suis antipathique pour l'éthique,
Je suis aux antipodes de la méthode,
Je suis antigel pour les stèles,
Je suis antithète pour la braise,
Je suis antisocial pour le scandale,
Je suis de l'antiquité pour l'équité,
Je suis antivol pour la bricole,
Je suis l'antivirus des lapsus,
Je suis l'antitrust pour le must,
Je suis l'antipasti des hosties,
Je suis l'antiglisse des petits suisses,
Je suis l'antimoine dans ta macédoine,
Je suis l'antipape des handicaps,
Je suis l'antitabac des gravats,
Je suis l'antitout, touche-à-tout,
Je suis l'antiride des terres arides,
Je suis l'antisèche, je vends la mèche,
Je suis l'antiseptique écologique,
Je suis l'anticorps sans effort,
Je suis l'anticipation en action,
Je suis d'Antibes et je m'exhibe !
Je suis l'entité de la vérité,
Je suis entier, tel est la clef,
Je suis l'dentiste des caristes,
Je suis l'eventilateur des moteurs,
Je suis sentier, je repartirai,
Je suis rentier, pour la monnaie,
Je m'entiche pour la triche,
Je suis lentille pour les pupilles...

Le simulacre

Le noir piano crissait,
Et des hommes attablés
Plaisants et reposés,
Parlaient et fumaient.

Les aiguilles tourbillonnaient,
Et du haut de son chandelier,
Un être aux courbes divines
S'approprie quelques cornées.

Un silence est édifié,
Tout le monde est bouche bée,
Des sourires au bon s'échappaient,
Le grave reste victorieux.

L'ebène piano craquait,
Et des hommes installés,
Hilarants, étonnés,
Se taisaient et buvaient.

Vas-y danse et déhanche-toi !
Suit la cadence du temps
Et les impulsions de l'air
Allez, clarté de l'instant !

Jouis de tes derniers moments,
Avant que trop de cire ne s'écoule,
Et te laisse alors, gravement,
Finir en une guinguette de houles.

L'obscur piano claquait,
Et des hommes, affabulés,
Délassants, s'interrogeaient,

Se cachaient, se camouflaient.

Remue et déchaine-toi !
De ta peau brûlante,
De tes reflets, de ta beauté,
Nous en sommes émerveillés.

Déguste tes ultimes secondes,
Avant que trop d'encaustique ne culbute,
Et te laisse alors, solennellement,
Devenir un vacarme en rut.

Le sombre piano croulait,
Et des hommes accablés,
Abattus et brisés,
Dormaient et songeaient.

Poésie cartésienne.

Toute la vie est faite de problèmes,
Je suis confronté alors à un de ces dilemmes.
Ces alternatives se situent dans un delta fertilisé,
Car on peut y voir la présence d'un angle droit anticipé.
Le but de la prestation était de trouver l'étendue
Du coté le plus éminent d'une embouchure sans issue.
Pour cela, je m'inspire des deux autres chemins,
Ces chemins que je connais si bien.
Ce qui me rassura et m'évita de faire fausse route.
Pour cela, je m'inspirai d'un précepte qui m'ôta le doute,
Je commençai par prendre les deux chemins pour les mettre au carré,
Puis je les joins entre eux, ce qui me permet d'obtenir une évalue arrangée.
Il ne me reste juste à prendre une racine du verger,
Afin de la poser sur la fameuse estime distinguée
Et enfin trouver le résultat tant attendu
Du côté le plus éminent de ces chaussées feuillues.

La fille divine

Durant mes années de production,

Durant mes quarante-huit années de gestation

Des milliers de mains de leurs martelines et de leurs haches

M'ont façonnée et tripotée sans relâche.

Moi, fille de Rome et de Byzance

Surplombe, du haut de ma butte, avec aisance,

La modeste ville et ses lumières,

Remplie d'hommes aux meurs singulières.

Tant d'hommes en sueur, tant d'hommes devenus hagards

Rien que pour mes discrets regards,

Ont besogné pour mon ascension

Et ont trimé pour leurs propres soumissions.

Sur mon flanc, point de valet ni de jalousie,

Mais des vitraux représentant la parousie.

Grace à eux et à leurs éclats étincelants

J'abas des faisceaux divins et cinglants.

De mes dômes écaillés,

Je sillonne la voie lactée

Pour que les oiseaux communient avec dieu,

Tout en volant les songes des curieux.

Moi je reste là, fixe et majestueuse.



Dominant le peuple ébloui par ma caillasse neigeuse.

Je reste de marbre, langoureuse,

À contenir les âmes sous ma chaire plantureuse.

Et sous ma voute de roche planteuse,

J'écrase bon nombre de fidèles et de prières.

Mais maintenant, je suis loin de mes anciennes rancœurs ;

Venez, venez en moi apaiser vos douleurs,

Je n'ai désormais plus de stupeur

À ce que l'on me nomme, Sacré-Cœur.

Pendant que les croyants prient,

De sa porte, l'athée râle.

Le gastéropode ailé

Depuis que tu es apparu jadis,
Dans du gravier superflu et complice,
Le long des balançoires et des bancs d'école,
Des jeux de billes et des rigoles.

Je ne cesse de t'imager,
De te donner corps, de te vénérer,
Brave et baveux colimaçon,
Qui a pris toute mon attention.

Durant ces années fossiles,
À se prendre pour un Euclide,
À la recherche du nombre d'or,
Qui te constitue sans effort.

Et toi, dans ta plus tendre ignorance,
Tu te fais candide à outrance
À ne pas voir que tu es la solution
De tous mes poivrons et de tous mes oignons.

À toi, l'intrépide, l'ultime,
À toi, gastéropode intime,
Qui, par-dessus tout,
Survole les âmes des fous.



Accomplis-les, observe-les
En dehors de mon cervelet.
Te voilà pionnier de la lenteur,
Te voilà dans le prisme des rêveurs.

Symbole ultime de légèreté,
Emblème placide et invertébré,
Unique dogme de ma bambinerie,
À tout jamais mon allégorie.

coolLibri.com

IMPRIMÉ EN FRANCE

Achevé d'imprimer en février 2025

chez Messages SAS

111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse

05 31 61 60 42

www.coollibri.com

